

Juliette Simont

Full stop Pour José Kagabo

« Full stop ». José Kagabo émaillait sa parole française de bribes d'anglais. Mais ce n'était pas mélange, brouillage, tout au contraire. Les mots d'une langue lui venaient pour renforcer la rigueur d'une autre. « Full stop », point final : la brièveté des deux syllabes anglaises, plus catégorique, remplissait la fonction de couperet qu'il leur assignait bien mieux que ne l'aurait fait l'expression française correspondante. « Je ne suis pas un rescapé, full stop », que de fois, ainsi, l'ai-je entendu dire cela, avec une colère contenue, quand des interlocuteurs frivoles le tenaient pour un survivant du génocide de 1994... José connaissait et respectait trop survivants et victimes pour supporter cette confusion. Le génocide, il l'avait vécu, pendant les événements mêmes, depuis la France, où, réfugié politique, il était arrivé en 1974, puisqu'il avait été chassé de son pays, jeune homme, par les pogroms qui visèrent les Tutsi en 1973. Il l'avait vécu à distance —et aussi en direct, entendant par téléphone, au tout début du déchaînement meurtrier, l'assassinat d'un de ses amis auprès de qui il tentait d'avoir des nouvelles.

A grand mal et avec une incrédulité dont je ne parviens pas encore à me départir, je m'oblige à utiliser l'imparfait : car José Kagabo est mort ce 26 septembre 2015. L'euphémisme n'étant pas dans sa manière, je le dis sans douceur, en les termes dont, je crois, il se serait servi lui-même. « Full stop », ces mots prennent donc aujourd'hui une autre résonance. Si je me décide à écrire ces lignes, ce n'est pas pour dire une peine qui ne regarde que moi, mais parce que José, depuis vingt ans, est lié aux *Temps Modernes* et que nos lecteurs pourraient vouloir apprendre quel homme il était. Dans un numéro spécial de la revue, intitulé *Les politiques de la haine, Rwanda, Burundi, 1994-1995*, paru à l'été 1995, écrit à

chaud, juste un an après le génocide, José a raconté ses retours successifs sur le lieu du crime, son enquête, la quête de traces de ses proches dans son pays natal qui sentait encore le cadavre, les épaisseurs de refus et de chaos qu'il a dû traverser, en lui-même et chez autrui, pour parvenir à une inflexible évidence qui n'allait plus le quitter : il faut regarder l'horreur en face, se tenir au plus près d'elle, en parler, la dire dans ses détails, dans ses procédés singuliers, dans ses individuations, dans ses invraisemblables raffinements de cruauté. La réconciliation ne pourra se faire qu'à ce prix, disait-il alors, et il résistait de toute son intelligence aux chantres empressés de l'« avenir du pays », qui brandissaient de grandes et creuses entités, Responsabilité Collective, Pardon, afin de repousser ce qui s'était passé dans le passé. Il faut lire ces pages¹. Dans son avant-propos à ce numéro, Claude Lanzmann y incitait d'ailleurs le lecteur : « il faut savoir comment on a tué », cette phrase qu'avait écrite José était et est comme un écho fraternel à la démarche de *Shoah*.

Vingt ans plus tard, quand il fut question de consacrer un nouveau numéro à l'histoire et à la mémoire du génocide des Tutsis, nous sollicitâmes José. C'est alors que je fis sa connaissance. Ce numéro, publié en décembre 2014, est encore disponible, il est tel que José l'a voulu².

Claude Lanzmann a fait remarquer à maintes reprises que les protagonistes juifs de *Shoah* ne disent jamais « je » sans par là signifier « nous » : ils sont des porte-parole, leur voix est celle de leur peuple décimé. Tel était aussi José. Historien de formation et de métier, il récusait l'impartialité et le point de vue de

1 José Kagabo, « Après le génocide. Notes de voyage », in : *Les Temps Modernes*, juillet-août 1995, n°583, pp. 102-135.

2 « *Le génocide des Tutsi, 1994-2014. Quelle histoire, quelle mémoire ?* », octobre-décembre 2014, n°s 680-681.

survol que requiert, dit-on, une saine pratique de sa discipline, il revendiquait un rapport subjectif à ses champs d'étude. Mais cette subjectivité n'était pas celle d'un ego ; elle était toute d'engagement, au sens où Sartre entendait ce terme, il y a exactement 70 ans, dans le numéro d'ouverture des *Temps Modernes*. José s'est investi sans compter dans la reconstruction de son pays, à tous les niveaux : politiquement (il fut sénateur au Rwanda), intellectuellement (il enseigna bénévolement, pendant nombre d'étés, dans les renaissantes universités rwandaises), mais aussi plus prosaïquement, les mains dans le cambouis de mille façons. Henriette Steinberg dit, à la suite de ces pages, les réalisations de José à Gahanga, colline située à 20 kilomètres de Kigali³. Puisque, pour ce « nous » qui tout entier l'absorbait, il se passait lui-même sous silence, je voudrais ici dire quelques mots pour José. Des mots en désordre, comme ils me viennent.

José, militant, son activisme, sa générosité furieuse, frénétique, qui n'avait rien de bureaucratique, qui empruntait une multitude de canaux et ne s'adressait pas seulement à des structures, mais aussi à des individus dont il connaissait par le menu la trajectoire. Livres, mobilier de bureau ou d'école, il se démenait, glanait tout ce qui pouvait être utile là-bas et l'y envoyait, container après container. Perpétuellement relié au Rwanda, il engloutissait de larges parts de son salaire d'universitaire dans le loyer d'une telle, en difficulté du fait d'une séparation, dans les études d'un autre, dans le pécule nécessaire à ce qu'un autre encore ouvre un restaurant ou un atelier de mécanique. J'en étais venue, par nos conversations, à connaître, à distance, les tribulations d'une énorme famille, reliée à lui autrement que par le sang —la plupart l'appelaient Daddy—, et à m'enquérir d'elle à chacune

³ Secrétaire générale du Secours Populaire Français, lequel a soutenu les entreprises de José dès 1994 et jusqu'à ce jour, Henriette Steinberg le connaît depuis bien plus longtemps que moi. On lira, à la suite de ces pages, une brève biographie de José, rédigée par elle, ainsi qu'un résumé de ses projets au Rwanda.

de nos rencontres. Il me montrait les photos de ses « lapins », comme il disait, les gosses de l'école maternelle de Gahanga, en chemise d'uniforme bleu ciel : rien ne le rendait plus heureux qu'une image des « lapins » en excursion scolaire, riant sur un manège forain — cela lui faisait mesurer le chemin parcouru depuis son premier voyage de 1994, quand il s'était, d'un coup, retrouvé avec, sur les bras, une centaine d'orphelins dont le formidable délaissement allait, en somme, décider de sa vie pour les vingt années à venir.

José, la force de son intelligence forgée dans l'adversité radicale, sa lucidité qui était instrument de survie, son intégrité récalcitrante aux accommodements d'usage dans une vie sociale, professionnelle, politique. Il était sûrement, oui, un homme intraitable : à l'aune de la charge de souffrance à laquelle il avait choisi de faire face et dont il entendait perpétuer la mémoire, sans rien occulter, bien des choses lui semblaient scandaleuses, que d'autres peuvent accueillir avec insouciance ou même avec faveur : plans de carrière fondés sur les *genocide studies*, business des commémorations officielles ou académiques, colloques organisés à grands frais et où on tentait de l'inviter, parmi une pléthore d'Occidentaux, comme « le Rwandais de service »... Il déclinait, on insistait : « José, tu ne peux pas nous faire ça ». « C'est qui, "nous" ? », rétorquait-il sans clémence... Des institutions lui avaient donné le pouvoir de la parole, il en éprouvait de la reconnaissance, mais, ombrageux, farouche, écorché, il ne leur passait rien. Ses deux patries, Rwanda et France, il les aimait et, justement pour cette raison, ne leur passait rien non plus. L'histoire du lien de ces pays est, on le sait, hautement conflictuelle, et l'intransigeance avec laquelle il recherchait la vérité et s'y accrochait lui valait parfois d'être tenu pour traître à l'un ou à l'autre, alors que, tout simplement, il n'y avait aucune complaisance dans ses loyautés : il n'acceptait d'être le propagandiste de personne

José, français à l'extrême, son langage châtié —qui ne l'empêchait pas de manier l'argot avec une virtuosité égale. Il ne disait pas : « tu te souviens », mais « il te souviendra » ; pas non plus « j'ai envie de », mais « il me tarde de » ; sa manière de ne jamais lâcher un mot qui ne soit pas pensé, pesé —il était impossible qu'un stéréotype passât ses lèvres et l'idéologie, cette pensée molle qui renferme un profond refus de penser, lui était totalement étrangère. Un jour qu'il me racontait ses débuts en France, la plonge dans un restaurant pour financer ses études, il me dit : « Ces années, pour moi, c'était... » (ici, long silence pensif, ennuagé de fumée de cigarette) « c'était *vague*, c'est ça. » De quoi déconcerter qui attendrait, là, par exemple, de façon convenue, l'expression d'une gratitude à l'égard du pays d'accueil ; ou, à l'inverse, quelque déploration. On connaît la fameuse phrase : mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde. José avait eu, de malheurs, plus que sa part, il nommait donc avec exactitude.

José, conteur rwandais. Combien je regrette, à présent, de ne pas avoir enregistré ces histoires interminables, méandreuses, labyrinthiques, ces histoires « du bled », dont parfois je perdais le fil, mais je le rattrapais plus tard... Cela démarrait, trompeusement, sur une situation anecdotique —par exemple un divorce, ou une rixe d'ivrognes par une nuit de Saint-Sylvestre ; cela se ramifiait, s'étoffait, s'incarnait, se feuilletait, s'emboîtait, bousculait le temps (comme du Faulkner, pensais-je, peut-être lorsque je perdais provisoirement le fil). Et soudain le sens apparaissait, que tout avait préparé et que l'on n'avait pourtant pas anticipé (dans ce suspense cryptique résidait l'art du conteur) : sous le divorce, les déchirements du génocide, sous la rixe alcoolisée, la rareté de la terre arable dans un petit pays agricole soumis à une forte pression démographique.

José, sa drôlerie de comédien imitant Amin Dada, ou tel Ministre français paniqué se documentant en urgence dans l'antichambre de Paul Kagamé. José, sa chaleur, sa tendresse, la confiance qu'il faisait à ses amis : savoir, charnellement,

les tréfonds d'abjection et de hideur dont est capable « la bête maligne et sans poils, l'homme⁴ » ne l'avait pas rendu misanthrope, il n'en accordait que plus d'importance aux relations affectives.

Lors de ses funérailles, quelqu'un prononça ces mots : « Il est parti en paix ». Paroles lénifiantes comme on en entend peut-être toujours dans semblables circonstances, paroles fausses. L'existence de José, par toutes ses fibres, était nouée à une tragédie historique, traversée d'elle de part en part ; cela faisait son prix, sa puissance, sa fragilité aussi. José est mort en guerre et dans un malheur qui n'était pas dû à la maladie. Les tumultes de l'histoire le rattrapaient, le débordaient, il avait beau défendre ses idéaux, ceux-ci faisaient eau. Tantôt il parvenait à écoper, tantôt il tombait dans de terribles trous d'angoisse, se fracassait, puis se redressait —de plus en plus difficilement et de plus en plus cabossé. La realpolitik du nouveau Rwanda était passée, récemment, par Gahanga, et avait balayé, avec une indifférence de bulldozer, tout ce que José y avait construit. Les « lapins », pour l'heure, ne portent plus la chemise d'uniforme bleu ciel, « ils sont retournés dans la boue », me dit José en riant de cet étrange rire de pudeur qui, quand il parlait de choses trop douloureuses, lui servait à masquer ses sanglots. Laissons là la fable bénisseuse d'une mort sereine, point d'orgue d'une vie accomplie. Non, José n'est pas parti en paix. Il s'est bagarré sans répit et, sans doute, a fini par en mourir, trop jeune. Full stop.

JULIETTE SIMONT
6 octobre 2015

⁴ Ce sont des mots de Sartre, dans *Les Séquestrés d'Altona*, ils avaient frappé José quand je les lui avais dits.